

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un lieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 fr.
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS
Adresser tout ce qui concerne

La Rédaction
à SILVAIRE

L'Administration
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	8 fr.
Six mois.....	4 fr.
Trois mois.....	2 fr.

LA VIOLENCE

La violence se meurt, la violence est morte ! nous dit le *Rappel* dans son éditorial.

Il paraît que les travailleurs, convaincus de l'inutilité des gestes violents, seront désormais tout à fait sages, et demanderont poliment à leurs employeurs de vouloir bien examiner avec bienveillance leurs justes réclamations.

Au lieu de casser les vitres comme autrefois, l'honnête ouvrier modulera sur le pipeau de la raison un air de paix sociale qui rassurera tout le monde, et sa petite chanson lui rapportera gros.

« Que diable ! dit le *Rappel*, le socialisme, ni le syndicalisme n'ont rien de commun avec l'anarchie. »

Ah ! les bons apôtres, comme ils l'exécutent, cette anarchie révolutionnaire, qui élargit le syndicat, qui apporte ses espoirs et ses colères, qui déclare qu'au-dessus du corporatisme, il y avait la grande question sociale, et que rien ne devait laisser les travailleurs indifférents.

L'antimilitarisme fit partie de la propagande syndicaliste : « Cela n'a rien à voir avec le syndicat, dirent les réformistes cauteleux et lamentables. Chers camarades, occupons-nous de nos intérêts corporatifs, et pas d'autre chose. »

Les révolutionnaires répondirent à ces Basile de gouvernement : « Au contraire, cela a beaucoup d'importance ; comment, si nous nous levons pour défendre le pain de nos enfants, c'est le soldat, l'ouvrier d'hier et de demain, qui, lorsqu'il aura quitté son uniforme et repris ses habits de travail, luttera comme nous pour obtenir un peu de mieux-être, c'est cet exploité, ce gars du peuple, que l'on trouvera avec son fusil chargé devant le coffre-fort de l'exploiteur.

« C'est lui, notre frère en misère, qui devra tirer sur nous, semer la mort dans nos rangs, qui sera le domestique à tout faire du bourgeois féroce, qui devra obéir à tous les ordres, si criminels furent-ils : il est soldat. »

« Et vous trouvez que la propagande antimilitariste n'est pas nécessaire dans le syndicat ; vous trouvez qu'il n'est pas indispensable de dire à ces jeunes hommes avant qu'ils ne revêtent l'uniforme militaire :

« Quoi qu'il arrive, souvenez-vous que vous êtes des nôtres ; gardez-vous de faire un geste fratricide. »

La gêlaine des réformes tremble d'effroi devant la propagande des antimilitaristes, tant mieux ! c'est que nous avons frappé juste.

« Pas de propos subversifs, pas de violence ! modérons la forme de nos syndicats sur celle des trade-unions anglaises. Les syndiqués anglais sont calmes, dignes ; ils ne laissent jamais aller à commettre des actes violents ; ils savent que cela ne sert à rien. »

Nous a-t-on assez rabâché cela : nous a-t-on assez rebâché les oreilles de la sagesse des travailleurs d'autre-Manche !

Et bien, sont-ils donc si calmes que cela, les grévistes du Royaume-Uni ?

La lecture des journaux nous montre que c'est exactement le contraire ; eux aussi pratiquent l'action directe, et comment !

La violence est nécessaire, fatale. Les détenteurs de la richesse publique n'ouvrent leurs mains que parce qu'ils ont peur. Aux demandes humblement formulées, ils ne répondraient pas.

Et comment être calme, quand le pain manque, quand les gosses crient famine, quand la femme se lamente !

Par exemple, pour être efficace, la violence ne doit pas être irréfléchie, maladroite, il faut qu'elle soit employée avec méthode, intelligemment.

Qu'un jour de Révolution la violence soit folle, superbe, qu'elle renverse, qu'elle supprime les choses et les in-

divisus néfastes, qu'elle sape toute la laideur éparsée sur le sol ; mais maintenant, elle ne peut être que discrète, froide, terrible néanmoins.

Le sabotage du matériel des Compagnies de chemins de fer est une des formes de la violence froide, latente.

Dans toutes les corporations, le sabotage intelligemment pratiqué affole littéralement les employeurs ; une ère d'épouvante commence pour eux.

« La violence a un rôce intime : elle s'use sur ses propres excès. Déjà, à des signes certains, on peut présager la fin de son règne sur le monde ouvrier. »

Pour faire plaisir à Caillaux, le *Rappel* imprime de pareilles boudes.

Le pisseur de copie qui a trouvé ça a un flair d'artilleur ; rien ne lui échappe, à ce bougre-là.

Pauvre andouille ! Viens donc un peu promener chez les syndiqués, tu verras que les copains du bâtiment, de la terrasse ne sont pas prêts encore d'alerter qu'émancier des faveurs chez leurs patrons, chapeau bas et reis fléchis.

Les révolutionnaires, les anarchistes, les entrepreneurs de guerres civiles, comme tu dis, ont trop leur rêve échappé au corps pour laisser leur s'exténdre la flamme qui couve sous la cendre d'une apparente tranquillité.

Notre camarade Moulin nous informe toutefois que, sur l'aveu de Géanval reconnaissant que le sieur Reynaud lui avait promis 100 francs s'il voulait confirmer ses dires, les chats-fourrés l'ont remis en liberté.

Tous ces camarades, d'autres encore incarcérés aussi injustement, ne peuvent être abandonnés au bon plaisir de la férocité bourgeoise. La Fédération du Bâtiment, la C. G. T., la Fédération Communiste révolutionnaire, le Comité de Défense Sociale et tous les camarades adhérents n'ont pas dit leur dernier mot.

L'engueance gouvernante semble vouloir jouer le grand jeu. Garde à vous, camarades ! et préparons-nous à nous défendre, nous aussi, par tous les moyens.

Il faut que tout cela se paie.

LA RÉACTION

Elle s'affirme de plus en plus violemment. Sont-ce les menaces de guerre ou simplement les progrès des idées révolutionnaires qui nous valent cela ? Toujours est-il que les gouvernements et magistrats, valets et bourreaux du Capital-Roi, poussent leurs attentats sinistrement loin.

Voici qu'ils ont décidé de correctionnaliser l'« affaire du Sou du Soldat » pour laquelle ont été incarcérés, avec un arbitraire sans égal, les trois militaires du Bâtiment, Viau, Dumont et Bataillard.

Le régime de droit commun ne suffisait pas, il fallait faire intervenir les lois scélérates, afin que ces hommes fussent frappés avec la dernière rigueur pour leurs opinions antimilitaristes. Avec la correctionnelle, c'est la défense jugulée, c'est la condamnation par ordre. L'homme qui gouverne a trouvé celle-là.

En réponse, tout le conseil syndical de la Maçonnerie, de la Pierre et des parties similaires de la Seine s'est solidarisé de la manière la plus étroite avec ces trois camarades en signant une affiche dans laquelle ils rappellent au soldat son devoir de fils du peuple. Gageons qu'on n'osera pas les poursuivre.

Mais ils pourraient être emprisonnés à leur tour que tous les hommes énergiques et généreux que compte la classe ouvrière ne seraient pas sous les verrous pour cela. Et avant qu'ils y soient tous, ceux qui restent sauront signifier aux tyrans leur volonté de façon à se faire bien comprendre.

Mais ils pourraient être emprisonnés à leur tour que tous les hommes énergiques et généreux que compte la classe ouvrière ne seraient pas sous les verrous pour cela. Et avant qu'ils y soient tous, ceux qui restent sauront signifier aux tyrans leur volonté de façon à se faire bien comprendre.

On sent que ces mêmes gouvernements ont agi avec la même prémeditation d'en finir par tous les moyens, en ce qui concerne la Guerre Sociale. Sous prétexte de nous ne savons quelles plaintes Tissier, Goldsky, Dolié sont arrêtés et menacés des pires sanctions.

**

A Douai, sur trente-cinq paysans champenois inculpés au petit bonheur, six viennent d'être frappés durement, au hasard, selon l'inique tradition des exemples à faire. Cela pour apprendre aux révoltés qu'ils n'ont que le droit de crever de misère.

Un Chambon-Feugerolles, c'est l'état de siège dans toute la force du terme. Tous les militants syndicalistes et anarchistes ont vu leur domicile cambriolé ; des perquisitions en masse, des arrestations nombreuses sur la seule dénonciation d'un faux témoin avouant qu'il a reçu de l'argent pour faire cette immonde besogne, bref toutes les armes sont employées pour venir à bout d'un longue grève pleine d'incidents inquiétants pour la tranquillité des affameurs.

Notre camarade Moulin nous informe toutefois que, sur l'aveu de Géanval reconnaissant que le sieur Reynaud lui avait promis 100 francs s'il voulait confirmer ses dires, les chats-fourrés l'ont remis en liberté.

Tous ces camarades, d'autres encore incarcérés aussi injustement, ne peuvent être abandonnés au bon plaisir de la férocité bourgeoise. La Fédération du Bâtiment, la C. G. T., la Fédération Communiste révolutionnaire, le Comité de Défense Sociale et tous les camarades adhérents n'ont pas dit leur dernier mot.

Un jour viendra où nous sortirons toute la colère que la cavalerie des politiciens et l'égoïsme de la bourgeoisie ont accumulé en nous, et le promets, mon bonhomme, que tu auras un beau sujet de copie pour le lendemain !

Eugène Périnet.

Contre les atrocités Alphonistées

La protestation populaire contre l'atroce condamnation de la *Numancia*, ne s'est pas fait attendre. Dès la première nouvelle de l'exécution de Sanchez, à Cadix, les magasins, tous les clubs et cercles — à l'exception du cercle militaire — ont fermé leurs portes. Les ouvriers ont aussitôt organisé une manifestation.

Le lendemain, 11 août, Barcelone s'émouva. Des manifestations, suivies de collisions sanglantes se sont produites. Jusqu'à minuit, des charges ont eu lieu, saluées à coups de revolver, aux cris de : « Vive la révolution sociale ! » Les dépêches parlent aussi d'une bombe lancée au Paralelo, promenade fréquentée de Barcelone.

Le 12, la ville était en état de siège. Compromise pour un temps, la colère populaire ne saurait ne pas éclater un jour prochain, malgré toutes les précautions prises. La plupart des matelots frappés, autant dire mortellement, étaient mariés et pères de famille ; les leurs sont maintenant dans une profonde misère. Si l'un d'eux a été fusillé, six autres grands coeurs comme lui sont condamnés à la peine horrible de l'enchaînement perpétuel.

Il faut que tout cela se paie.

Souscriptions

POUR LE « LIBERTAIRE »

Dubreuil, 2, rue Tronchet, victime du Juge Boucquet, près 4313, 1 fr. 10. — Capet (Marseille), 6 fr. 50. — Hamelin, 1 fr. 50. — Reste d'écot, 6 fr. 25. — Piednoir, 3 fr. — Roques, 1 fr. — Dusseux, 1 fr. — Varnier (écrivain), 1 fr. — Un patron plombier, 5 fr.

LES GRÈVES ANGLAISES

Prodromes de Révolution

L'Angleterre serait-elle encore une fois la nation d'avant-garde dans l'affranchissement économique, comme elle l'a été dans l'affranchissement politique, ou plutôt dans l'application d'un libéralisme bourgeois ? Peut-être. Ce qui s'y passe actuellement n'a pas seulement un caractère de révolte contre une situation économique détestable, situation qui peut s'atténuer par des concessions. Les événements qui se déroulent du Nord au Sud du Royaume-Uni accusent plus qu'un malaise social : c'est la manifestation d'un peuple qui essaie d'échapper à l'écrasement capitaliste, qui aspire à s'affranchir de l'exploitation patronale et veut son droit à la vie.

Nous ne voyons pas encore de grands gestes expropriateurs ; mais on constate des tendances à la reprise et l'on sent très bien que l'expropriation des privilégiés est en germe dans le sein du peuple en révolte.

Ce qui ne peut se contester, dans cet immense mouvement gréviste qui agite la vieille Albion, c'est son caractère tout à fait populaire et franchement révolutionnaire.

La bataille est bien engagée sur le terrain de classe : d'un côté, les salariés luttant pour arracher quelques briques à leurs maîtres ; de l'autre, les exploitants se cramponnant à leurs privilégiés. Mais narrows sommairement les faits :

La grande grève des transports n'était pas encore terminée, que d'autres grèves éclataient successivement, un peu partout, dans les grandes villes industrielles et manufacturières. A Londres, les conséquences de la cessation du travail sont déjà épouvantables.

Le patronat déclare le lock-out. Les ouvriers en révolte répondent par de nouveaux incendies. Les forces militaires se manifestent par la fusillade des ouvriers : l'acharnement est de part et d'autre également intense. Mais, nouvelle constatation décevante, ces malheureux ouvriers n'ont ni dans les mains, ni dans les poches de quoi sévèrement se défendre ; la science des explosifs leur est totalement inconnue.

Aux coups de sabre, aux coups de feu, ils ne répondent que par des jets de pierre : c'est insuffisant. Néanmoins, le courage dépassé est tellement grand de la part des grévistes, que les forces de police reculent, comme à Glasgow. Mais elles sont remplacées aussitôt par les soudards du gouvernement.

Une chose qui nous frappe dans cet admirable mouvement de révolte populaire, c'est le rôle efficace qu'a joué les états-majors, le peu d'influence qu'ont eue les chefs sur les foules insurgées.

Le levier principal qui a soulevé ces révoltés, c'est surtout le noble sentiment de solidarité qui se manifeste partout d'une façon si intense. Les ordres, les appels de meneurs sont rares ; ce qui fait cesser le travail et sortir les salariés dans la rue, c'est toujours cette préoccupation constante qui ne les abandonne pas : « Aider les frères de classe à vaincre ! » Dans bien des circonstances, ils ont refusé d'obtempérer aux ordres des comités de grève leur enjoignant de reprendre le travail. Quatorze mille femmes, employées dans les fabriques de confitures, de cordes ou de boîtes en fer-blanc du sud de la capitale, refusent de cesser la grève malgré l'ordre de leur organisation trade-unioniste.

A Sheffield, la Compagnie ayant refusé de répondre avant 6 heures du soir aux réclamations du personnel exigeant le renvoi des renégats, toute la circulation des marchandises et des voyageurs est arrêtée sur le coup de 6 heures. Et la décision est prise sans attendre les ordres d'une organisation centrale qui aurait temporisé en parlant d'arbitrage.

La panique dans le clan exploiteur et gouvernemental est manifeste, quand ils apprennent que des navires flambent dans le port de Londres et que les délégués des employés, réunis en conférence, ont décidé de proclamer la grève générale des chemins de fer si les Com-

Compagnies n'accordent pas satisfaction à leurs personnels avant jeudi matin. Cette grève affecterait, y compris les employés du « Tube » (Métro), 360.000 hommes, dont 27.000 conducteurs, 25.000 mécaniciens, 15.000 gardes et 23.000 aiguilleurs.

Aussi parle-t-on en haut lieu, telle ment on a la frousse, de former aussitôt une conférence entre le président du Conseil, le ministre du Commerce et les représentants des employés des chemins de fer. Ne réussissant pas avec la force brutale, on va essayer d'étrangler le mouvement en subjuguant les hommes de tête. Savoir si les hommes d'action en bas suivront. Jusqu'à présent, les insurgés n'ont pas l'air de s'y prêter, car l'insurrection s'intensifie et prend de plus en plus l'allure d'une lutte acharnée.

Aussi apprenons-nous que le sang a coulé à Liverpool ; on a tiré sur le peuple : il y a des morts, de nombreux blessés. La tuerie a été provoquée par un chevaleresque élan de solidarité dans la bataille. Les travailleurs, ne voulant pas laisser emmener des leurs comme prisonniers, se jetèrent sur les voitures cellulaires pour les délivrer. Sans sommations, on fit feu sur la « populace ».

Au dernier moment, nous apprenons que les cheminots ont envoyé un ultimatum aux Compagnies et que les employés du téléphone ont, à l'unanimité, nommé une délégation chargée de réclamer une réduction des heures de travail. Ainsi, une grève générale des transports est en perspective. Quel merveilleux élan !

Les événements en sont là, au moment où nous traçons ces lignes. Que se passera-t-il aujourd'hui, que sera demain ? Attendons.

Mais, quelles que soient les péripéties de ce drame social, nous pouvons enregistrer ce soulèvement de la classe ouvrière anglaise comme une belle page de son histoire contemporaine.

Ce n'est pas encore la Révolution sociale, avec toute son ampleur d'action transformatrice. Mais cette insurrection en est le prélude par le caractère franchement économique qu'elle affirme.

Pas un mot de transformation politique ; pas une velléité de modifier la forme de l'Etat ; nulle part, on n'a posé un cri de république ; ce que le peuple s'en moque ! Il ne s'est même pas préoccupé de tout le tapage qu'ont fait les politiciens à propos de la réforme constitutionnelle concernant les lords. Non ! il ne s'en prend qu'à ses maîtres économiques, à ceux qui l'exploitent, qui le voient chaque jour. Dans son bon sens de populo, il commence à discerner que la forme de l'Etat et le rôle de gendarme du capital qu'il exerce ne sont que la résultante de la forme économique et la sauvegarde de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Somme toute, et quelle que soit l'issu de cette impressionnante agitation révolutionnaire, il n'en restera pas moins acquis ces trois points qui caractérisent nos frères d'outre-Manche dans leur action de révolte :

1° Désinteressement des formes politiques, mais lutte sur le terrain purement économique ;

2° Admirable initiative populaire qui ne se laisse pas anéantir par la discipline des états-majors ;

3° Puissant facteur de solidarité dans la bataille, faisant bien augurer de l'avenir.

Quand un peuple révèle de telles qualités, il n'y a pas à douter de son émancipation.

Pierre Martin.

Œuvre de la Presse révolutionnaire

Pendant les fortes chaleurs, la propagande subit un ralentissement.

Cependant, après quatre mois d'existence, l'Œuvre de la P. R. a pu se rendre compte combien étaient nombreux les camarades qui étaient d'accord pour intensifier la propagande par les journaux.

Par les articles de Max Clair, Le Gall, J. Guérin et par les nombreuses lettres que nous recevons chaque semaine, nous sommes dès aujourd'hui assuré d'obtenir un excellent résultat.

À sa dernière réunion, le groupe de l'Œuvre de la P. R. a étudié un plan d'action pour cet hiver ; dès qu'il sera au point, nous en parlerons dans le *Liberateur* et les *Temps nouveaux*, afin que les camarades de province puissent donner leurs avis et leurs idées, et formuler leurs critiques sur le projet. Ce qui nous permettra de le modifier en nous inspirant des idées de tous.

Mais dès à présent, nous disons : « Organisons-nous, de ceci dépend le succès de la bataille engagée pour faire triompher notre idéal ». Que chacun se mette bien dans la tête qu'Organisation ne veut pas dire Autorité.

Et surtout, n'oublions pas que si la vente de nos journaux a augmenté un peu, malgré la saison défavorable, ils ont besoin du concours de tous pour vivre.

Pour tout ce qui concerne l'Œuvre de la Presse Révolutionnaire, s'adresser à E. Guichard, 58, rue des Clés, Aubervilliers (Seine).

AU MEXIQUE

Une Heure Historique

La semaine dernière, aucune nouvelle nous est parvenue du Mexique ; de là vient notre silence. Par contre, les journaux bourgeois multiplient les notes rassurantes sur la situation ; on sent que l'emprunt approche !

Il ressort pourtant d'une lettre et des coupures de journaux qui nous sont parvenues de Los Angeles que la situation révolutionnaire n'est en rien changée, et la preuve c'est que les élections, plusieurs fois annoncées et contremandées, n'ont pas lieu encore. Les coupures dont nous parlons relatent de nouveaux engagements entre madéristes et porfiristes, et d'autres, plus nombreux, entre libertaires et gouvernementaux coalisés.

D'autre part, la *Accion Obrera* (organisation syndicaliste révolutionnaire de Buenos-Aires) de cette semaine nous apporte des extraits de journaux bourgeois argentins : la *Prensa* et la *Nacion* des 14, 16 et 18 juillet, lesquels confirment entièrement les dernières nouvelles que nous avons données d'après *Regeneracion*.

Le grandiose mouvement révolutionnaire n'a donc été nullement exagéré par nos camarades et son caractère de transformation sociale non plus.

De graves désordres, disent les télexgrammes envoyés à la *Prensa* et à la *Nacion*, viennent de se produire à Oaxaca, et de plus graves encore à Puebla, la grande ville industrielle du Mexique. De vastes grèves ont été suivies d'émeutes sanglantes. La tourmente qui prend le mouvement ouvrier cause de sérieuses inquiétudes. A l'heure actuelle, des grèves sévissent dans presque toutes les villes ; des rencontres entre les grévistes et la force publique se produisent très fréquemment à cause de l'attitude agressive des premiers. A Oaxaca les émeutiers ont assailli et dévalisé les magasins. A Puebla, ils ont livré une véritable bataille et tenté de donner l'assaut aux prisons : on compte 400 morts ou blessés !

Ces désordres s'expliquent par ce fait que la révolution qui a renversé Diaz ne fut pas seulement politique, mais qu'elle a pris parfois le caractère d'une révolution sociale, des idées d'expropriation et de communisme ayant été propagées dans la classe qui ne participe pas directement au gouvernement. Aussi est-il arrivé qu'en de nombreux endroits tous les stocks de produits alimentaires ou manufacturés ont été répartis au peuple ; quelques bandes se sont même emparé d'haciendas et de propriétés privées qu'elles se sont mises à travailler pour leur propre compte.

Si les journaux capitalistes ont attendu ce jour pour mentionner des faits aussi importants — encore qu'ils restent muets sur le Parti Libertaire auquel ces événements sont redéposables — c'est qu'ils espéraient que la conspiration du silence, par la presse de tous les pays, empêcherait le prolétariat mondial de venir en aide à ceux qui luttent là-bas pour l'affranchissement intégral du prolétariat mexicain.

Les insurgés exproprient la terre, les vivres, les produits de toute sorte, les armes, l'argent des caisses publiques, et ils répartissent aux travailleurs atrocement exploités et mourant de faim, les produits de leurs propres peines, que les riches ont accumulés pour leur seul profit ; ils exécutent les plus odieux parmi ces exploiteurs comme parmi les bourreaux de gouvernement ; ils libèrent les prisonniers et incendent les prisons, ces horreurs repaires de la torture et de la faim : ils brûlent les titres de propriété et toutes les archives des prisons, municipalités, etc., toutes les vaines papierasses par quoi l'on assure « légalement » la sujétion des producteurs.

Et rien n'était plus lamentable que cette voir harassée, que cette misère noire, sale, affreuse, que cette déchéance morale plus triste encore.

Nos odieux repopulateurs savent cela : ils savent que d'innombrables malheureux vivent ainsi, si cela peut s'appeler vivre. Et ce sont ces misérables qu'ils incitent à se reproduire sans compter et ce sont les néo-malthusiens qui, seuls, apportent un moyen immédiat d'atténuer de pareilles détresses, que l'on

pourchasse, que l'on emprisonne, que l'on veut salir. Quels bandits que ces honnêtes gens !

UN ECHANTILLON

En fait d'honnêtes gens, il n'y a pas mieux, certainement, que les conservateurs suisses, les conservateurs genevois en particulier. Or voici que le leader de ces derniers vient d'être arrêté pour abus de confiance et usage de faux. Ses escroqueries s'élèvent à la coquette somme de un million de francs.

Il s'agit d'un sieur Berlié, directeur d'un journal genevois, ancien conseiller d'Etat, ancien président du Consistoire, ancien président de la Constituante !

Il n'y a pas à dire, comme échantillon de la société puritaine, bien pensante, qui n'a pas assez de mépris et de geoles pour ceux qui travaillent et qui luttent généralement, héroïquement pour l'avènement d'une société de beauté et de justice, l'échantillon est de premier choix.

LE PETIT TRUC

Des camelots, — Demandez, la plus grande escroquerie du siècle. Trente et une victimes !

(Un acheteur se présente.) Les camelots, — La plus grande escroquerie du siècle ! Trente deux victimes !

(Deux acheteurs se présentent.) Les camelots (quelques pas plus loin).

— La plus grande escroquerie du siècle ! Trente-quatre victimes !

Et les gros sous de rappiquer. Ça ne vaut pas, bien entendu, les trucs d'un Berlié et de tous nos grands établissements financiers. Mais c'est aussi ingénieux et si ce n'est pas aussi profitable, ce n'est pas plus immoral.

Sus aux Politiciens !

Si les séances orageuses du dernier Congrès des cheminots n'ont pas toujours brillé par la clarté et la précision des discussions, il est néanmoins un fait qui, dès l'ouverture du Congrès, fut admirablement mis en lumière, je veux parler de l'influence néfaste des politiciens socialistes.

Rarement aussi bel exemple nous fut offert des tentatives des dirigeants du P.S.U. pour « mettre la main » sur le mouvement syndicaliste ; rarement leurs auxiliaires dans cette besogne d'escamotage ont fait preuve de tant d'audace ; rarement ils ont attaqué avec autant de vigueur leurs adversaires révolutionnaires et anarchistes, n'hésitant même pas, sur la question du sabotage, à se faire les répugnantes complices des chats-fourrés chargés d'instruire contre leurs camarades du premier comité de leur entreprise.

Pensez donc, un simple petit combat de cinq heures, qui mettrait seulement deux ou trois navires hors d'usage, rapporterait à ces messieurs la modeste somme de 300 millions d'affaires, et comme dans une guerre il n'y aurait pas qu'un seul combat, que ces combats peuvent durer plus de cinq heures, imaginez-vous les affaires d'or que feraient les Schneider et les Krupp, fournisseurs de ces engins.

Braves travailleurs, vous devez vous douter combien les gros actionnaires de ces entreprises sont foncièrement patriotes. J'avoue, pour ma part, commencer à comprendre pourquoi l'amour de l'honneur national est si profond en eux..

Vous me direz : Et les victimes, les blessés, les morts, ça compte et doit donner à réfléchir ?

Les morts, les existences brisées !

Hélas ! qu'importe au capitalisme les victimes, pourvu que les coffres-forts se remplissent.

Pour Schneider ou Krupp, les milliers de vies humaines qu'engloutiraient les flots ne valent point les millions qui rempliraient leurs poches.

Il s'en est fallu de peu que le terrible fléau qu'est la guerre sévisse à nouveau, et quoique tout danger ne soit pas disparu, nous pouvons croire que ce n'est point encore pour cette fois-ci.

Il est incontestable que l'attitude de la classe ouvrière internationale a dû modifier le caractère des négociations.

Les manifestations de Berlin, de Paris, de Madrid, de Barcelone, de Londres ont montré à nos gouvernements que le prestige de la Patrie était en baisse dans la classe ouvrière ; ces manifestations, en fortifiant l'entente internationale des travailleurs, ont porté un coup aux frontières.

Là est l'œuvre des militants antipatriotes et antimilitaristes. L'attitude des travailleurs du monde entier en face de la guerre menaçante est le résultat de plusieurs années de propagande, de négation des patries.

Pourtant, le danger n'est point encore conjuré ; une guerre serait certainement l'affaire du capitalisme international ; seule une attitude énergique des travailleurs peut l'empêcher.

C'est donc à cela que nous devons nous employer. Nous devons nous persuader que si à quelqu'un une guerre est profitable, ce n'est point à nous, ouvriers ; aussi devons-nous, par tous les moyens, nous y opposer.

Où l'on s'aperçoit
qu'à quelqu'un
la Guerre est profitable !

Une revue spéciale de Londres a fait le compte de ce que coûterait un combat naval moderne et est arrivé au total modeste de 30 millions par heure rien que pour les munitions.

Voici, du reste, comment elle arrive à ce total :

Les canons de 14 pouces, dont l'emploi s'est généralisé, tirent des projectiles coûtant 3.000 francs. Ces canons tiennent à raison de 2 et même 3 coups à la minute. Les projectiles des canons à 12 pouces coûtent 2.110 francs et ceux des canons plus petits reviennent au même prix, car la rapidité de tir avec ces derniers est beaucoup plus grande.

Donc deux escadres modernes en venant aux prises dans un engagement de 5 heures dépenseraient en projectiles 150 millions de francs. Il y a lieu de tenir compte de la perte de navires. Or, l'un des dreadnoughts actuels coûte environ 50 millions.

Et maintenant, travailleurs mes frères, commencez-vous à comprendre pourquoi messieurs nos capitalistes sont si patriotes et ont tant le culte de l'honneur national.

Comprenez-vous pourquoi MM. Schneider et Cie, propriétaires de la grande fonderie de canons du Creusot pour la France, et MM. Krupp et Cie, propriétaires de la grande fonderie de canons d'Essen, pour l'Allemagne ; comprenez-vous pourquoi ces messieurs, après avoir été associés lorsqu'il s'agissait d'accaparer les minerais de l'Ouena, deviendraient des patriotes acharnés et des féroces guerriers.

Pensez donc, un simple petit combat de cinq heures, qui mettrait seulement deux ou trois navires hors d'usage, rapporterait à ces messieurs la modeste somme de 300 millions d'affaires, et comme dans une guerre il n'y aurait pas qu'un seul combat, que ces combats peuvent durer plus de cinq heures, imaginez-vous les affaires d'or que feraient les Schneider et les Krupp, fournisseurs de ces engins.

Braves travailleurs, vous devez vous douter combien les gros actionnaires de ces entreprises sont foncièrement patriotes. J'avoue, pour ma part, commencer à comprendre pourquoi l'amour de l'honneur national est si profond en eux..

Vous me direz : Et les victimes, les blessés, les morts, ça compte et doit donner à réfléchir ?

Les morts, les existences brisées !

Hélas ! qu'importe au capitalisme les victimes, pourvu que les coffres-forts se remplissent.

Pour Schneider ou Krupp, les milliers de vies humaines qu'engloutiraient les flots ne valent point les millions qui rempliraient leurs poches.

Il s'en est fallu de peu que le terrible fléau qu'est la guerre sévisse à nouveau, et quoique tout danger ne soit pas disparu, nous pouvons croire que ce n'est point encore pour cette fois-ci.

Il est incontestable que l'attitude de la classe ouvrière internationale a dû modifier le caractère des négociations.

Les manifestations de Berlin, de Paris, de Madrid, de Barcelone, de Londres ont montré à nos gouvernements que le prestige de la Patrie était en baisse dans la classe ouvrière ; ces manifestations, en fortifiant l'entente internationale des travailleurs, ont porté un coup aux frontières.

Là est l'œuvre des militants antipatriotes et antimilitaristes. L'attitude des travailleurs du monde entier en face de la guerre menaçante est le résultat de plusieurs années de propagande, de négation des patries.

Pourtant, le danger n'est point encore conjuré ; une guerre serait certainement l'affaire du capitalisme international ; seule une attitude énergique des travailleurs peut l'empêcher.

C'est donc à cela que nous devons nous employer. Nous devons nous persuader que si à quelqu'un une guerre est profitable, ce n'est point à nous, ouvriers ; aussi devons-nous, par tous les moyens, nous y opposer.

A. Dauthuille.

Barbarie et Solidarité

Quelques journaux bourgeois se sont fait l'écho d'un douloureux incident survenu l'autre semaine à une famille habitant Puteaux. Voici, en substance, ce que disent le *Journal* et le *Matin* :

Il y a quatre ou cinq jours on expulsait du logement qu'elle occupait à Puteaux, avenue de Saint-Germain, 58, la famille Travouillon, comprenant le père, la mère et huit enfants âgés, l'aîné de 14 ans, le plus jeune de six mois.

Le père installa un campement dans l'avenue, non loin de son ancien logis, et là, Travouillon et les siens attendirent les événements.

Le maire, le commissaire, firent faire des démarches auprès des hôteliers ; aucun d'eux ne consentit à loger les expulsés. C'est alors que l'agent voyer proposa d'installer provisoirement les sans-logis dans un bâtiment vide appartenant à la commune.

Mais, ce n'est là qu'une installation provisoire, et les braves gens qui s'occupent des Travouillon vont louer un terrain, acherter des matériaux, et construire un abri moins précaire pour cette intéressante famille.

Ainsi donc, après avoir fait plusieurs Révoltes, après avoir jeté bas l'antique Bastille, symbole de la tyrannie et des priviléges, nous assistons, encore aujourd'hui, à ce spectacle profondément attristant d'une famille de dix personnes réduite à coucher dans la rue...

Faut-il donc que les individus soient aveugles pour tolérer de semblables abominations, et que penser d'un régime qui engendre de pareils maux.

O vous, les apôtres de la repopulation, O vous qui voulez une France, grande et forte, comment pouvez-vous être assez vils pour refuser vos logements, vos abris aux malheureux qui n'en ont point. Il faut faire beaucoup d'enfants, dites-vous ; mais, bougres de sauvages, avec quoi les nourrirons-nous, les habillerons-nous et les logerons-nous, si vous, qui détenez la fortune et les abris, vous refusez l'indispensable aux pauvres inconscients qui procreent sans complice. Car la véritable question est là. Vous êtes les propriétaires, et c'est vous qui refusez comme locataires les familles trop nombreuses ; vous êtes les patrons, les exploiteurs, et c'est vous qui pressurez, qui fondez les malheureux qui sont contraints, pour vivre, d'aller vous lourer leurs bras ou leurs cervaux. Et c'est vous, enfin, commerçants avides, voleurs létaux, qui vendez des denrées trop souvent friées et à des prix de moins en moins abordables.

C'est vous qui, sous ces trois formes : propriétaire, patron et commerçant, êtes les responsables. Et vous voudriez que nous vous donnions des enfants, de la chair taillable et corvéable à merci ? Allons donc ! Pour des soldats, sachez donc que nous n'avons rien à défendre ; vous nous avez dépolillé de tout. Et vous voudriez, par surcroit, nous servir de nos gars pour défendre des biens qui ne sont pas les leurs ! Et vous voudriez aussi vous servir de nos filles pour assouvir sur elles vos plus dégradantes passions ! Et bien, non ! Cela a pu être, mais cela ne sera plus. Il y a des limites à tout ; sachez qu'en dépit de vos lois et de vos gendarmes, nous ne procérons que quand cela nous plaira, et nous saboterons vos propriétés et vos magasins quand le besoin s'en fera sentir.

Heureusement qu'en face d'une telle pourriture, dès gens se sont dressés, prêts à balayer ces ordures.

Devant la ténacité de ces bourgeois éhontés, de ces parvenus voraces, le tout jeune Syndicat des locataires ouvriers et employés de la Seine est intervenu. Et nous assistons à la manifestation la plus superbe de la solidarité ouvrière. Car si d'un côté on est féroce, si des gens ne savent pas entendre la voix du cœur et s'il ne savent obéir qu'aux basses sollicitations de leurs instincts, du autre on ne voit pas un frère de misère tomber victime de la rapacité bourgeoise sans s'en sentir intimement solidaire. Les maux qui touchent nos semblables nous touchent également.

Et cette manifestation de la solidarité communiste exprime bien le sentiment de la classe ouvrière tout entière.

La Fédération du bâtiment est intervenue à son tour. Profitant des bras disponibles, les gars du bâtiment vont élever un abri à ces pauvres gens et donner, eux les dépossédés, eux les miséables qui luttent péniblement pour arracher au patronat un peu de bien-être, ils vont donner gratuitement leurs bras et leur intelligence pour secourir les pauvres gosses sans feu ni lieu.

Ah ! les grandes, les belles, les nobles choses, qu'un prolétariat conscient de sa force peut accomplir. De telles actions sont la preuve la plus évidente qu'il y a quelque chose de changé ici bas. Il faudrait, être aveugle pour ne pas voir, ne pas sentir que nous sommes en route vers une transformation profonde de la société.

Oh ! vous, les prolétaires, vous qui vous refusez à admettre notre idéal communis

niste ! Est-ce qu'à la lumière des faits vos yeux vont se refuser plus longtemps à voir clair ? Non, cela n'est pas possible. Vous sentirez que notre lutte est la vôtre, que nous voulons votre bonheur comme le nôtre. Vous sentirez aussi que les malheureux qui touchent nos frères ou nos sœurs de classe peuvent également vous arriver à vous, et que, de ce fait, nous devons étroitement nous unir.

Quant à vous, jouisseurs éhontés, fripouilles officielles ou non ; quant à vous, gouvernements, députés, juges et fantoches galonnés, sachez que l'arbitraire à des bornes et apprenez que le jour où des actions comme celle de nos amis du Syndicat des locataires et du bâtiment se compteront par milliers, il sera grand temps, pour vous, de bouclier vos malles et de déguerpir vivement... si toutefois nous vous en laissons le temps.

La Jeunesse.

Petits Pavés

Heureux les pauvres d'esprit, l'Ile de Livre leur appartient.

(Selon l'Evangile.)

C'est la Balaielle Syndicaliste de lundi qui l'a appris à ses lecteurs. Il paraît, en effet, qu'au Danemark, où l'assistance sociale est très développée, on a pensé qu'il serait préférable de mettre les faibles d'esprit, amies de pechants nuisibles à la société, dans l'Ile de Livre où ils pourront jouir d'une liberté relative, plutôt que de les emprisonner comme on le fait actuellement.

Après avoir pris connaissance de l'article de notre confrère, j'ai pensé qu'il serait intéressant pour les camarades du Libertaire de connaître l'opinion d'un des nos honorables sur le sujet. J'allai donc chez un de mes vieux amis d'enfance qui après avoir été charcutier à Beaucaire-sur-mer, réussit, avec l'appui des révolutionnaires et des socialistes unifiés du pays, à être élu député multicolore.

Mon ami, qui a usé ses fonds de culottes sur les bancs de l'école des frères en même temps que moi, était le plus fameux cancre de la classe ; jamais il ne put dérocher son certificat d'études, ce qui ne l'a pas empêché de devenir un des membres les plus influents de la Chambre, et son opinion sur la question de l'enseignement et sur celle des Beaux-Arts est toujours écoute. On parle même dans les couloirs de lui attribuer le portefeuille de l'Instruction publique dans le prochain cabinet. Pour donner aux camarades l'idée de la valeur artistique de mon ami, je ne citerai qu'un fait : Il a préparé un projet ahurissant, qui consiste à remplacer, par mesure d'économie, l'orchestre de l'Opéra par une douzaine d'orgues de Barbarie.

Je fis donc lire l'article de B. S. au futur ministre. Après en avoir pris connaissance, celui-ci me dit : « En voilà une fameuse découverte ! Mais mon pauvre vieux, il faut faire beaucoup mieux. Pas besoin d'acheter une île, ce qui grêverait encore notre pauvre budget pour y mettre les imbeciles. D'ailleurs ou veux-tu que nous trouvions une île assez grande pour y loger tous les électeurs ? La difficulté, nous l'avons résolue : chez nous, ce sont les hommes indépendants, ceux qui embêtent les imbeciles que nous enfermons, du moins autant qu'il nous est possible de le faire. Vois plutôt Hervé, Ruff, Gorion, Tissier, et les centaines d'autres. »

Je pris congé de mon ami en me disant qu'il avait raison : en effet, ce ne sont pas les imbeciles qui sont dangereux, et le Danemark s'est grossièrement trompé.

Décidément, mon ami est mûr pour un portefeuille, car il a l'étoffe d'un homme d'Etat.

José Landès.

Fédération Communiste Révolutionnaire

DES PAPILLONS

A l'usage de nos camarades qui veulent faire réfléchir leurs contemporains, nous avons fait tirer des papillons gommés sur lesquels l'on pourra lire les pensées les plus suggestives sur la question sociale.

Le cent, envoi compris, coûte 0 fr. 25. S'adresser à Eugène Martin, rue de Belleville, 299, Paris-19^e.

**

Les camarades qui n'ont pas encore reçu les listes de souscription pour les révolutionnaires mexicains voudront bien les envoyer au plus tôt à nos journaux.

Un Livre Utile

Moyens d'éviter la grossesse, par G. Hardy. 1 fr. 25 francs. 1 fr. 40 recommandé.

Cet ouvrage est précédé d'un exposé des motifs individuels, familiaux, sociaux de vulgariser la préservation sexuelle.

Il est divisé en deux parties :

1^{re} Notions sur la génération, union sexuelle, fécondation ;

2^e Moyens d'éviter la conception, à employer soit par l'homme, soit par la femme. Tous les procédés jusqu'ici connus d'éviter la grossesse sont ensuite exposés en détail, matière dont ils sont fabriqués, matière de les employer, nettoyage, entretien en bon état, avantages et inconvenients, etc... Sous ce rapport, cette brochure est certainement la plus complète qui ait paru jusqu'ici.

Répandez le "Libertaire".

La Société Bourgeoise

Les trois-quarts des maladies proviennent de notre incompréhension de la vie et de l'existence surchauffée que nous menons. Riches et pauvres subissent les mauvais effets de l'organisation actuelle. Si les premiers jouissent de priviléges étendus les exemptant des nombreuses charges qui pèsent sur les seconds, ils n'en sont pas moins les victimes de l'imbroglio social. Néanmoins, comme les prolétaires sont les plus nombreux, les plus écrasés, et qu'eux seuls supportent le fardeau du travail, de la misère et de l'exploitation au profit de la classe possédante — les soucis pécuniaires, l'ambition insatiable des riches ne nous préoccupent que fort peu. Seule la situation déplorable des parias, des déshérités nous intéresse, car, comme eux, nous sommes lésés dans nos droits à l'existence, au bien-être, à la liberté.

Les principales causes des maladies qui déclinent le genre humain résident dans un travail exagéré, les privations, la mauvaise hygiène, les soucis continus dus à l'incertitude énervante du lendemain, l'abus de l'alcool (conséquence de l'insécurité économique), toutes choses auxquelles la masse des dépossédés est condamnée.

Ceux qui engendrent dans d'aussi détestables conditions de dépression physique, intellectuelle et morale, mettent au monde des générations usées avant terme. La neurosténie, les troubles psychiques, la dépression nerveuse, les tares de toute sorte, sont les résultantes de la société capitaliste qui absorbe toutes les forces des individus ne leur donnant en échange que la misère, l'alcool, le manque d'air, la pénurie d'aliments, l'esclavage.

Tous les thérapeutes conscientieux, impuissants devant les ravages de la maladie, préconisent les méthodes préventives, car pour enrayer un mal qui ronge et s'accentue, il est presque toujours trop tard. Les drogues sont d'une efficacité plutôt contestable. En toute chose, il est préférable de prévenir le mal que de le combattre.

Or, pour éviter les multiples maux qui déclinent la race humaine, il faudrait d'abord et avant tout, briser les chaînes qui meurtrissent le corps et le cerveau. Combattez les contingences sociales et les préjugés qui entendent les consciences est l'œuvre la plus urgente.

Hygiène des corps et des cerveaux : Voilà la vraie méthode préventive dont nul homme impartial ne contestera l'utilité. Aux degrés inférieurs de l'échelle sociale, personne ne peut satisfaire intégralement ses besoins vitaux. Car, nombreux sont ces besoins, sans lesquels nous ne pouvons vivre normalement.

La vie n'est belle, harmonique et radieuse que lorsque cette condition essentielle et primordiale est remplie.

S'il fallait énumérer tous les maux qui désolent l'espèce humaine, la liste en serait si longue que les plus pessimistes reculeront épouvantés de cette nomenclature navrante.

Depuis les temps préhistoriques, l'espèce humaine vit au milieu des larmes, des deuils, des crimes, des guerres, parmi un amoncellement de cadavres.

L'histoire n'est qu'un horrible tableau peint de sang et de boue.

Alors que l'amour pourrait s'épanouir sur tous les visages, que le sourire devrait fleurir sur toutes les lèvres, nous n'abordons que fronts moroses, masques soucieux et tourmentés.

Un vil intérêt, un egoïsme absurde et meurtrier lance les humains dans un combat féroce et sans issue.

L'ordre social, tant prononcé par les conservateurs de la société actuelle, n'est que l'apologie du désordre organisé, la consécration légale de la brutalité, de la fourberie et de tous les crimes.

Au lieu de s'entendre pour assurer le bonheur commun, les soi-disant civilisés, déjà éprouvés par les fléaux de la nature aveugle (maladies épidémiques, catastrophes terrestres et maritimes, incendies, cyclones, inondations, accidents, etc. etc.), voient encore dans leurs semblables des ennemis à combattre, à terrasser... et tout cela par une fausse conception de la vie.

Ils n'ont pas jusqu'ici su comprendre que leur intérêt résidait dans une solidarité fraternelle, dans un effort commun, dans un accord continué des activités et des bons vouloirs. Au lieu de faire trêve à la lutte pour la vie, ils l'exaspèrent davantage chaque jour, déchaînant la misère, la révolte et la haine sur les quatre points du globe.

Cet antagonisme brutal, ce maintien sur le pied de guerre, que les Anglais ont cyniquement qualifié de *struggle for life* (lutte pour la vie) et qu'un charmant euphémisme bourgeois a baptisé de *noble émulation* ne démontrent-ils pas surabondamment la barbarie de ce régime qui ne subsiste que par la division des intérêts. Est-ce qu'il ne saute pas aux yeux qu'il y a urgence absolue d'abattre un tel régime par tous les

moyens, pour y substituer un ordre social communiste basé sur l'accord, la solidarité et l'entraide ?

Et puisqu'il y a tant de cervaux durs devant une évidence aussi éclatante, il appartient aux anarchistes de le crier assez fort pour se faire entendre de tous.

Paul-Emile Jullien.

Doux Pays

Que dites-vous du fait suivant ?

Depuis quinze jours, je me rendais au square du Bon-Marché.

J'y payais ma chaise, installais devant moi une petite table pliante, bien moins encombrante qu'une voiture d'enfant et là, sans plus m'occuper du public, qui d'ailleurs ne s'occupait pas de moi, je lisais, écrivais ou causais selon le cas.

Ce matin, comme d'habitude, je prenais place et déplaçais devant moi la *Revue Sociale*, comme hier j'y déplaçais la *Bataille Syndicaliste*. Tout à coup un gardien vint m'ordonner de me retirer.

Je faisais, disait-il, du scandale en écrivant là.

Evidemment s'il m'avait vu égrenant un chapelet, il n'aurait point dit que je faisais du scandale tant il est vrai que tout est dans les appréciations et dans les apprécier.

Le commissariat, où l'aimable garde du square avait porté lui-même ma petite table, me passa jusqu'à tabac, s. v. p., tout comme un vulgaire J. G. révolutionnaire, et traînée par quatre hommes dont un, l'agent n° 243, laissa sur mes bras la trace brutale de ses gros doigts rugueux.

« Condusez cette folle à l'infirmerie du dépôt », avait ordonné l'autocrate de ce lieu. Mais après avoir fouillé tous mes papiers dans la serviette que ces brutes m'avaient arrachée, il s'aperçut que j'étais une personne avec laquelle il pourrait avoir à compter ; alors il se ravisa.

Bien d'autres, sans doute, eussent connu la douceur de la séquestration et peut-être de la caisse de force. Et tout cela sur un bien mince prétexte, comme l'on voit. Vive notre démocratique pays, n'est-ce pas ?

E. Membrard-Jard.

BIBLIOGRAPHIE

Pour paraître le 1^{er} décembre :

ALMANACH EUGÈNE POTIER

Prix : 0 fr. 30

Le poète du peuple, Eugène Pottier, l'auteur de l'*Internationale*, est mort pauvre, son œuvre en grande partie inédite.

J'ai pensé que ses chansons ne devaient pas être perdues, et j'ai l'intention de les publier, le 1^{er} décembre de chaque année, sous forme d'almanach, en une petite brochure qui contiendrait une quinzaine de chansons inédites de Pottier.

Cette publication aurait un côté philanthropique en ceci : qu'elle ferait une petite rente à la veuve de notre ami, très âgée maintenant, et à sa fille, malade depuis longtemps et sans ressources.

Tout souscripteur serait remboursé en exemplaires.

Ernest MUSEUX,
1, rue de Châteaudun, Saint-Quentin (Aisne)

Nous avons reçu :

Le Vrai Socialisme, par Compère-Morel. Une brochure de la Librairie du Parti Socialiste, 10 centimes.

Anatole de la Forge et Faidherbe (Sous-airs de 1870-1871), par E. MUSEUX. Une brochure chez l'auteur, 1, rue de Châteaudun, à Saint-Quentin. Prix : 0 fr. 40.

AIDONS-NOUS

Depuis deux ans, notre camarade Pierre Panet (ancien vendeur de journaux révolutionnaires, vieil militant qui, au moment des lois

L'Agitation

Saint-Nazaire

Où qu'est Saint-Nazaire ? dit une chanson qui a fait fureur dans ce patelin en 1890, alors que pour la première fois Saint-Nazaire allait avoir le malheur de posséder un bataillon d'infanterie du 6^e de ligne. La géographie répond : à l'embouchure de la Loire (estuaire). L'étranger est d'abord frappé de voir ces rues très bien percées, spacieuses, avec tous les dix mètres, un café-buvette. Là, pas de garçons, mais de jolies et avancées fillettes, gentiment coiffées et très bien habillées. Cela délecte les yeux, vraiment. Les indifférents regardent... un point, c'est tout.

Or, ces jeunes filles qui servent dans les cafés, sont payées d'un salaire dérisoire : 15 ou 20 francs au plus par mois ; travail de 6 heures du matin jusqu'à minuit ; tenue correcte exigée. Mais on se demande si ces pauvres filles, enfants de miséreux, cela va sans dire, qui servent le poison à plein bord à leurs clients, à leurs frères de misère, qui soutiennent, pauvre chair à travail, leurs vieux parents, leurs petits frères et sœurs, on se demande comment elles peuvent vivre. Et voilà bien les dessous de notre « elle société » : souvent aux terrasses, par ces chaleurs tropicales, l'on voit de gros *gorets*, de ceux qui s'enfrent pas un coup et qui l'ont tiré du prolétariat, tourter faire le beau, et livrer à l'enfer de la prostitution ces pauvres filles qui ne gagnent pas de quoi s'habiller et qui pour ne pas perdre leur place, cèdent souvent à ces pourreux. Elles cèdent, non par amour, mais par besoing, par misère, par peur de perdre leur pauvre gagne-pain et un peu aussi par coquetterie, le goût de la toilette venant vite. Et puis, il y a le bistro d'à côté, dont la bonne est mieux habillée, plus aimable. « Ma fille on sera obligé de nous quitter », dit alors le patron. Cependant, pas une voix, dans cette ville, ne s'est encore élevée en faveur de ces malheureuses. Allons, philanthropes, républicains, socialistes, libertaires, syndicalistes, une campagne s'impose pour nos sœurs de misère, les servantes de caffé.

Kouault-Pitre

LE MANS

Une association féminine a été fondée récemment qui est appelée à faire beaucoup pour l'émancipation morale de la femme, en attendant l'émancipation économique. Prosper Gayvallet, l'auteur de la brochure : « Les revendications du sexe féminin », dont nous parlions l'autre semaine, est le fondateur de cette association.

La première assemblée générale publique a eu lieu au *Châtel*. Plusieurs orateurs ayant parlé de réformes législatives, le camarade Hureau, secrétaire du Bâtiment, vint à propos assurer les assistantes qu'elles n'avaient rien à attendre du Par-

lement. Enfin, l'ordre du jour suivant, qui peut passer pour une Déclaration des droits de la femme, fut adopté à l'unanimité.

Les femmes naissent et restent libres. Elles ne sont pas des objets de propriété comme des animaux domestiques.

Les femmes ont droit à la dignité humaine comme les hommes.

Elles ont le droit de résister à l'oppression et à la contrainte brutale.

Elles sont douées d'une volonté intelligente comme les hommes, elles ont le droit de formuler leur volonté soit dans la vie privée, soit dans la vie politique, c'est-à-dire dans les lois qui régissent la vie privée.

Les femmes, étant des êtres humains, ont dans la vie sociale autant de droits que les hommes.

Les femmes sont les égales des hommes.

Mais, en fait, les femmes étant maintenues au-dessous de l'humanité par un esclavage moral, elles ont le droit et le devoir de s'émanciper pour s'élever à la dignité humaine.

L'émancipation des femmes sera l'œuvre des femmes elles-mêmes par le syndicalisme féminin.

Femmes de tous pays, unissez-vous.

Communications

Fédération communiste révolutionnaire. — Section du 19. — Samedi 19 aout, à 9 heures précises du soir, salle de l'Égalitaire, 42, rue de Flandre, causerie-concert, organisée par le groupe. Conférence par le camarade Durup, sur le « Communisme libertaire ».

Partie concert : Les camarades Civot, Suzanne-Lojeune et Fernand, du Foyer Populaire de Belleville, dans leur répertoire.

Entrée 1 franc.

Fédération révolutionnaire communiste. Jeunesse du 13^e. — Jeudi 17 aout, salle Presse, 167, avenue de Choisy, causerie par un camarade, décision pour la balade. Les amis qui voudraient se joindre à nous sont invités cordialement.

Le samedi 19, la Jeunesse donne une petite soirée familiale. Nous faisons un pressant appel aux jeunes.

Fédération révolutionnaire communiste. Jeunesse du 13^e. — Jeudi 31 aout, à 8 heures et demie, salle Presse, 167, avenue de Choisy, causerie par un camarade, à Ville-d'Avray du 27 septembre avec les originaires de l'Amour.

Samedi 2 septembre, à 8 heures et demie, concert familial. Que tous les copains soient présents.

Tourné E. Girault. *Contre la guerre*. — Le camarade E. Girault, de retour de Belgique, est à la disposition des camarades ou groupes de Toulouse, Roubaix, Caen, Soissons, Amiens, Jeumont, Scles-les-Bois, Maubeuge, Le Cateau, Saint-Quentin, Roisel, Péronne, Albert, Amiens, Clermont et Creil pour organiser des conférences « Contre la guerre ».

Luc ferme de suite pour l'organisation, à Bezons (Seine-et-Oise).

LYON

Groupe d'action anarchiste. — Les camarades se réunissent tous les jeudis chez Chamardane, 29, rue Paul-Bert.

Dimanche 30 aout, à 8 heures et demie, salle du Chalet-Russe, avenue Berthelot, et lundi 21

août, à 8 heures et demie du soir, salle Huit, 29, grande rue de la Croix-Rousse, conférence publique et contradictoire, par Lorulot.

Sujet : « La guerre qui vient ».

Entrée 0 fr. 30 pour les frais d'organisation.

DENAIN

Les lecteurs de l'*Ecole Educative*, celle qui prépare la révolution avec des hommes conscients, se feront un devoir d'assister, le samedi 19 aout, à 8 heures du soir, au siège, 5, rue Désandrouins, à la causerie qui sera faite par le camarade Kropotkinoff.

Sujet : « Les mémoires d'un déserteur ».

MARSEILLE

Comité de défense sociale. — Dimanche 20 aout à 6 heures du soir, assemblée générale au siège, bar du Quinconce, 63, allées des Capucines.

THIERS

Dans le but d'intensifier la propagande révolutionnaire dans l'arrondissement, les camarades sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu mardi, 22 aout, à 8 heures et demie du soir, salle Gardolle, rue Nationale.

Ordre du jour :

Formation d'une jeunesse révolutionnaire.

FORMATION DE LA P. R.

Anonyme, 0 15 ; Idem, pour le *Libertaire*, 0 50 ; M. G., à Lanas, 0 50 ; E. Hamelin, 5 fr. ; Groupe de Saint-Étienne, 3 00. — Total : 10 fr. 35 cent. — Merci à tous.

GRÉNOVAT. — *Juge d'instruction absent jusqu'au mois de septembre. Ferons le nécessaire dans sa rentrée.*

SUBSCRIPTION POUR L'ŒUVRE DE LA P. R.

NOVEMBRE 1869

Le premier ouvrage écrit pour mettre à la portée de tous les phénomènes de la reproduction végétale, animale et humaine.

Le premier ouvrage qui apporte aux parents un système complet pour enseigner aux enfants la vérité sur la génération, l'onanisme, les maladies vénériennes, etc.

Le premier ouvrage écrit pour mettre à la portée de tous les phénomènes de la reproduction végétale, animale et humaine.

Le premier ouvrage qui apporte aux parents un système complet pour enseigner aux enfants la vérité sur la génération, l'onanisme, les maladies vénériennes, etc.

UN DOCUMENT

Nous sommes en mesure de livrer une gravure représentant le 4^e Congrès de l'Internationale, tenu à Bâle en 1869.

Ce document historique contient 43 portraits de congressistes, parmi lesquels : Bakounine, James Guillaume, Paul Robin, César de Paep, Emile Aubry, Varlin, Pinday, etc.

Prix de cette gravure : 0 fr. 50. Franco : 0 fr. 60.

L'imprimeur-gérant : JACQUEMIN

15, rue d'Orsel. — Paris.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du *Libertaire*, 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago. 0 95 0 40

Aux Jeunes gens (Kropotkin). 0 10 0 45

La morale anarchiste (Kropotkin). 0 10 0 45

Utopisme et anarchie (Kropotkin). 0 10 0 45

L'Etat et son rôle historique (Kropotkin). 0 25 0 30

Entre Paysans (Malatesta). 0 10 0 45

Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert). 0 10 0 45

A. B. G. du libertaire (Lermine). 0 10 0 45

L'Anarchie (Malatesta). 0 15 0 20

L'Anarchie (A. Girard). 0 05 0 45

Évolution et Révoltes (Reculus). 0 10 0 45

Arguments anarchistes (Reculus). 0 20 0 25

La question sociale (S. Faure). 0 10 0 45

Les Anarchistes et l'Affaire Dreyfus (S. Faure). 0 15 0 20

Organisation, initiation, révolution (Jean). 0 10 0 45

Le patriarcat par un bourgeois, suivi des Déclarat. d'Emile Henry. 0 15 0 20

Le Congrès anarchiste d'Amsterdam. 0 25 1 35

Rapports au congrès antiparlementaire. 0 50 0 60

Les déclarations d'Elievent. 0 10 0 45

Le Communisme et les parasseux (Chapelle). 0 10 0 45

L'esprit de révolte (Kropotkin). 0 10 0 45

Les communistes anarchistes et la femme (Groupe des E. S. R. L.). 0 10 0 15

Le communisme et l'anarchisme (E. S. R. L.). 0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat. 0 10 0 45

La chaire à canon (Manuel Devaldes). 0 15 0 20

Aux conscrits. 0 05 0 10

Le Militarisme (Richet). 0 10 0 40

L'Antipatriotisme (Hervé). 0 10 0 45

Colonisation (Jean Givre). 0 10 0 40

Contre le brigandage marocain. 0 15 0 20

l'enter militaire (Girard). 0 15 0 20

ANTICLERICALISME, ANTIPARLEMENTARISME, etc.

Syndicalisme exceptionnaire (Griffon). 0 10 0 45

Les d'histoires réalistes (Chapelle). 0 25 0 30

La loi des salaires (G. Girard). 0 10 0 45

Le droit à la paix (Lafargue). 0 20 0 25

Le Machinisme (Jean Grave). 0 10 0 45

Grève et sabotage (Fortune Henry). 0 10 0 45

L'A. B. C. syndicaliste (Georges Vérot). 0 10 0 45

La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Natal). 0 10 0 45

Mystification par la police et solidaire (Stuckelberg). 0 10 0 45

Les maries qui tuent (M. Petit). 0 10 0 45

Le syndicat (Kropotkin). 0 10 0 45

Le syndicat dans l'évolution sociale (Jean Grave). 0 10 0 45

Le Syndicat (Ponget). 0 10 0 45

Les lois scolaires. 0 25 0 30

La grève générale (Artuside Brialand). 0 05 0 15

Le parti du travail (Ponget). 0 10 0 45

Le remède socialiste (Hervé). 0 10 0 45

Le désordre social (Hervé). 0 10 0 45

Vers la Révolution (Hervé). 0 10 0 45

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkin). 4 0 1 10

La grève des électeurs (Mirabeau). 0 10 0 45

L'école antichambre de caserne et de sacrifice (Janyon). 0 10 0 45

Les crimes de Dieu (Seb. Faure). 0 15 0 20

La femme dans les U. P. (E. Girault). 0 15 0 20